



Mémoires et reconstructions du Liban

Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.)

Héritage, territoire et mémoire dans les romans de Charif Majdalani

Mayssam Yaghi El Zein

Résumé | Cet article cherche à analyser les rapports filiaux et la transmission intergénérationnelle dans les romans de Charif Majdalani, mis en relation avec les rapports de pouvoir et l'histoire du pays. Notre propos s'attachera à l'étude des représentations individuelles et familiales ancrées dans un territoire : comment ce territoire, qui sert de support à la mémoire, permet-il de rétablir l'histoire des lieux mise à mal par la guerre, les déplacements, les conflits sociaux ou l'oubli ? Comment la défaillance ou l'incapacité de l'héritier à assumer son rôle contribue-t-elle à l'effondrement d'un modèle de pouvoir ? Comment le roman devient-il un lieu de médiation où les destinées humaines se confondent avec les soubresauts de l'Histoire ? Enfin, nous confronterons les récits de renoncement à ceux de monopolisation afin de mieux comprendre les enjeux symboliques et complexes de la transmission.

Pour citer cet article : Mayssam Yaghi El Zein, « Héritage, territoire et mémoire dans les romans de Charif Majdalani », dans *Interfrancophonies*, « Mémoires et reconstructions du Liban » (Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.), n° 16, 2025, pp. 33-55.



Interfrancophonies, revue des littératures et des cultures d'expression française, souhaite contribuer au développement des rapports culturels entre les pays francophones et les écrivains qui, à titre individuel, ont choisi le français comme langue d'écriture et de communication. Née de l'idée de Ruggero Campagnoli, en 2003, et dirigée par Anna Paola Soncini Fratta, Interfrancophonies espère – sans exclure une perspective comparatiste, et sans se référer à un quelconque « modèle », linguistique, politique ou économique, colonial ou postcolonial – contribuer à la définition et à l'illustration de l'identité, des problèmes et des interrogations de chacun.

Grâce à une tradition solide de travail en commun et au renouvellement de son comité scientifique international, Interfrancophonies confirme avec cette "nouvelle série" une mission déjà entamée il y a plus d'une décennie ; elle met ainsi à la disposition des chercheurs et des curieux, à travers son nouveau site en libre accès et dans le respect des standards scientifiques internationaux, un organe fondamental de recherche qui se veut aussi un espace de dialogue.

Interfrancophonies paraît une fois par an avec un numéro thématique. Les articles proposés sont évalués en double blind peer review ; n'hésitez pas à consulter la page Consignes aux auteurs ou à écrire à la Rédaction pour tout renseignement supplémentaire.

Directrice émérite co-fondatrice

Anna Paola SONCINI FRATTA (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Directrice

Paola PUCCINI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Comité de direction

Alessandro COSTANTINI (Università Ca' Foscari – Venezia)

Fernando FUNARI (Università degli Studi di Firenze)

Cristina SCHIAVONE (Università di Macerata)

Francesca TODESCO (Università degli Studi di Udine)

Comité de rédaction

Eleonora MARZI – Rédactrice en chef (Università degli Studi di Chieti-Pescara "G. D'Annunzio")

Silvia BORASO (Università Ca' Foscari – Venezia)

Benedetta DE BONIS (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Sara DEL ROSSI (University of Warsaw)

Giorgia LO NIGRO (Università degli Studi di Udine)

Myriam VIEN (Università degli Studi di Firenze)

Francesco VIGNOLI (Università degli Studi di Firenze)

Conseil scientifique international

Michel BENIAMINO; André-Patient BOKIBA ; Ahmed CHENIKI ; Yves CHEMLA ; Jean François DURAND ; Gilles DUPUIS ; Georges FRERIS ; Patricia GODBOUT ; Jean JONASSAINT ; Marc QUAGHEBEUR ; Antoine TSHITUNGU KONGOLO ; Molly LYNCH ; Éric LYSØE ; Daouda MAR ; Catia NANNONI ; Falilou NDIAYE ; Srilata RAVI ; Vidya VENCATESAN ; Josée VINCENT

Mentions légales

© InterFrancophonies 2003 - ISSN 2038-5943

Registré auprès du Tribunal de Bologne n. 7674

Site Web : <http://www.interfrancophonies.org/>

Grafica e Logo: Elena Ceccato

Héritage, territoire et mémoire dans les romans de Charif Majdalani

MAYSSAM YAGHI EL ZEIN

Dans ses romans consacrés au Liban¹, Charif Majdalani tente de restituer à travers la mémoire familiale les multiples strates de l'histoire régionale, nationale, voire mondiale, en mettant en scène des territoires menacés par des forces destructrices — guerres, rivalités claniques, conflits communautaires — qui préludent à leur désintégration. Le jeu du hasard intervient souvent comme un facteur perturbateur pour infléchir le cours des événements, dont les multiples enchevêtrements permettent le récit.

Les histoires individuelles s'ancrent dans des espaces géographiques qui les façonnent autant qu'ils en portent la trace. L'héritage et le patrimoine se désagrègent parfois sous le regard impuissant des protagonistes confrontés aux aléas du destin, aux affres de la guerre et à l'abandon des héritiers. Les trajectoires errantes ou les quêtes existentielles des personnages véhiculent les grands événements historiques de leur époque, révélant les empreintes laissées par l'Histoire sur les espaces traversés. Cette réflexion sur la mémoire rejoint celle de Maurice Halbwachs qui estime qu'il « [...] existerait une mémoire collective et des cadres sociaux de la mémoire, et c'est dans la mesure où notre pensée individuelle se replace dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir² ». C'est donc à travers cette articulation entre l'intime et le collectif, entre les expériences individuelles et les mouvements sociaux ou historiques, que nous chercherons à comprendre comment ces histoires de famille s'inscrivent dans une mémoire partagée.

¹ Nous nous intéresserons particulièrement à la trilogie libanaise de l'auteur (*Nos si brèves années de gloire*, *Le Dernier seigneur de Marsad* et *Villa des femmes*) ainsi qu'à ses deux romans *Histoire de la grande maison*, et *L'Empereur à pied*. Nous évoquerons aussi brièvement *Dernière oasis*, *Caravansérail* et *Des vies possibles*.

² Halbwachs M., *Les cadres sociaux de la mémoire* [en ligne], Paris, Félix Alcan, 1925, avant-propos, p. 6 : https://classiques.uqam.ca/classiques/Halbwachs_maurice/cadres_soc_memoire/cadres_sociaux_memoire.pdf, consulté le 8/4/2024.

« Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire³ », écrit Pierre Nora. Dans cette perspective, Majdalani cherche à recréer dans ses romans des « milieux de mémoire » en inscrivant les histoires individuelles et familiales dans un ancrage social, culturel, et historique donné, et en redonnant à l'espace sa fonction de témoin des bouleversements et des mutations en cours.

Notre propos s'attachera ainsi à l'étude des représentations individuelles et familiales ancrées dans un territoire. Comment ce territoire, qui sert de support à la mémoire, permet-il de rétablir l'histoire des lieux mise à mal par la guerre, les déplacements, les conflits sociaux ou l'oubli ? Nous nous intéresserons également à la manière dont la mémoire personnelle et familiale s'articule à des références historiques et sociales, exprimant tantôt des mouvements d'enracinement, tantôt des mouvements de déracinement, qu'ils soient subis ou librement choisis. Comment le contexte intergénérationnel dans ces romans soulève-t-il la question de la transmission et de la pérennité d'un modèle social incarné par la figure du notable ? Comment la rupture avec la terre des origines induit-elle parfois une prise de distance avec sa propre histoire ? Comment la défaillance ou l'incapacité de l'héritier à assumer son rôle contribue-t-elle à l'effondrement d'un modèle de pouvoir ? Enfin, nous confronterons les récits de renoncement à ceux de monopolisation afin de mieux comprendre les enjeux symboliques et complexes de la transmission.

MEMOIRE FAMILIALE ET FILIALE, ENTRE RUPTURE ET CONTINUITE

Car l'histoire de notre tribu n'est écrite nulle part,
mais aucun fil n'est jamais rompu pour qui recherche ses origines⁴

À travers des fresques familiales et sociales profondément ancrées dans l'histoire du pays, Charif Majdalani explore les territoires parfois oubliés ou ignorés de l'histoire libanaise. La figure du notable, omniprésente dans ses romans, illustre un ordre social révolu, désormais en rupture avec le présent.

Dans *Villa des Femmes*⁵, les trajectoires divergentes empruntées par les héritiers de Skandar illustrent un désengagement progressif vis-à-vis de l'héritage familial. Si Noura, l'aîné, rompt avec l'idéal du notable philanthrope en menant une vie centrée sur la satisfaction de ses désirs, l'intellectuel et idéaliste Hareth, s'engage, quant à lui, dans les luttes

³ Nora P., « Entre mémoire et histoire », dans *Les lieux de mémoire*, t. I, La République, Paris, Gallimard, 1984, p. XVII.

⁴ Yacine, K., *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 157.

⁵ Majdalani C., *Villa des femmes*, Paris, Éditions du Seuil, 2015. Le titre sera désormais cité sous la forme abrégée : *Villa*.

politiques de gauche, adoptant une ligne transgressive opposée aux principes de son milieu. Cette opposition entre les valeurs conservatrices incarnées par le père et les idéaux individualistes ou transgressifs défendus par les enfants, devient un référent fondamental de l'identité, marquant fortement l'itinéraire des personnages. Toutefois, l'auteur remet en cause la liberté du notable, « ligoté à son héritage comme un cheval à son attelage, et forcé de le mener à bon port [...] »⁶. Cette métaphore évocatrice illustre l'aliénation du notable soumis lui aussi aux contraintes sociales et aux logiques de transmission dont il assure la fonction de relais.

Face au retrait des figures masculines traditionnellement détentrices du pouvoir et chargées de la transmission, les femmes deviennent les véritables dépositaires de la mémoire familiale : « [...] les hommes étaient absents, parti trop tôt, déserteur de par le monde ou frivole sans cervelle⁷ ». La villa, lieu clos et théâtral où se joue la tension dramatique entre deux femmes, Marie et Mado, devient le reflet d'un monde en crise. Pour Dominique Viart, les romans de la famille

fournissent à la fois la chance d'un cadre très restreint, que formalise la métonymie de la « maison », structuré sur le mode du « huis clos », entre un nombre limité de personnages et de lieux dont la proximité accroît les frictions et, donc, les effets de dramatisation jusqu'à une tension quasi théâtrale [...] et, d'autre part, la possibilité de traiter, dans ce cadre/drame restreint, microcosmique, les questions plus vastes du macrocosme social⁸.

La maison condense ici les conflits familiaux, les enjeux mémoriels et les crises sociales et politiques sur une échelle plus large. Les femmes dans *Villa* sont les gardiennes de l'espace symbolique et physique de la mémoire familiale. Leur mémoire individuelle devient un lieu de tension entre survie et effacement, entre transmission et rupture, comme l'exprime Radana Lukajić : « La disparition de la maison, secrètement désirée, de même que la volonté de disparaître avec elle, renvoie à la fois à la négation du passé, du lieu et, en dernière instance, de soi-même. Cependant, la Villa survit, de même que Madeleine Hayek⁹ ». Le retour de Hareth, à la fin du roman, dans cette villa qui a résisté au cœur du chaos de la guerre civile, révèle le rôle important des femmes dans une société libanaise qui réserve aux hommes le monopole du courage.

⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁷ *Ibid.*, p. 226.

⁸ Viart D., « Fictions familiales versus récits de filiation. Pour une topographie de la famille en littérature » dans *La revue des lettres modernes*, n°16, vol 1, *Le roman contemporain de la famille*, Coyault S., Jérusalem C., Turin G. (dir.), 2016, p. 22.

⁹ Lukajić R. « Féminité, demeure : le symbolisme de la maison et de la femme dans *Villa des femmes* de Charif Majdalani »,

<<https://www.researchgate.net/publication>>, consulté le 20/1/2024.

Dans *Le Dernier Seigneur de Marsad*¹⁰, le dévouement du père à son rang et à sa fonction se heurte à l'indifférence et à la superficialité de son héritier, Michel, décrit comme « une sorte de velléitaire, coureur de jupons et des cafés-concerts [...], un garçon superficiel qui aimait les automobiles et les femmes et perdait tout caractère et tout relief pour se fondre dans le moule des jeunes gandins de sa classe sociale¹¹ ». Contrairement à son père qui, lui, est très impliqué dans la vie de sa communauté et soucieux du bien-être de ses ouvriers, Michel méprise ces derniers ouvertement.

À l'inverse, son frère, Élias, intellectuel de gauche et libre-penseur, remet en cause les normes de son milieu social. Comme Hareth dans *Villa*, il trouve dans l'éducation et la lecture les leviers de sa libération du carcan des traditions. Comme lui aussi, c'est par l'exil qu'il cherche à se désancrer de son milieu social régi par les intérêts, les logiques claniques et la domination patriarcale. Élias se range du côté des plus démunis ; son engagement philanthropique dépasse les frontières de son clan et rompt avec l'entre-soi communautaire. L'éducation dans le roman est un acte de libération qui permet aux héritiers de prendre conscience des inégalités sociales et des structures de pouvoir qui les sous-tendent.

Les alliances matrimoniales s'inscrivent à leur tour dans ce schéma de transmission d'un modèle seigneurial archaïque fondé sur les intérêts de caste. Or, le mariage de Michel avec une femme issue d'un rang social inférieur traduit sa volonté de rompre avec les pratiques rigides de son milieu d'origine. Ce choix sentimental, à rebours des unions stratégiques traditionnelles, exprime son rejet d'un système régi par les privilèges et les hiérarchies sociales. Par son acte de désobéissance, Michel brise le cycle de mimétisme social et s'extraît d'un système patriarcal fondé sur « l'entre-soi » et la transmission héréditaire du pouvoir. La femme, dans ce contexte, n'est plus seulement gardienne de la lignée ; elle devient instigatrice d'un mouvement de désenclavement social et de renversement des hiérarchies traditionnelles.

Par ailleurs, la gestion hasardeuse du patrimoine, la vente massive des terres, l'incapacité des héritiers à assumer leurs responsabilités et l'irruption de la guerre civile, précipitent dans *Le Dernier seigneur* l'effondrement de l'ère seigneuriale. L'éclatement de la structure familiale annonce en filigrane celui du pays tout entier. Le quartier de Marsad devient le symbole du déracinement et le miroir des transformations profondes qui affectent la société. La lutte acharnée du seigneur pour sauvegarder son territoire révèle la dimension intime de ce drame. Le quartier de Marsad, berceau identitaire et mémoriel de la communauté orthodoxe, est aussi celui d'une famille : « Cela ne pouvait que contribuer à la fin de la domination chrétienne sur le Liban et, pire

¹⁰ Majdalani C., *Le dernier seigneur de Marsad*, Paris, Éditions du Seuil, 2013. Le titre sera désormais cité sous la forme abrégée : *Le dernier seigneur*.

¹¹ *Ibid.*, p. 66.

encore, à son échelle propre, à la fin de la présence ancestrale de sa famille dans les quartiers de Marsad et ses environs¹² ». L'usage de l'adjectif « pire » renforce l'aspect intime de cette perte. Enfermé dans son autorité sourde, obsédé par la centralité de son rôle et figé dans ses certitudes, le père devient ainsi une entrave à l'individualité et à l'épanouissement de ses héritiers, qu'il conçoit comme des « combustibles » servant « à alimenter le bûcher¹³ » de sa vanité. La figure alternative du fils, incarnée par Hamid, vise dès lors à combler la place vacante laissée par ses héritiers.

Dans *Histoire de la Grande Maison*¹⁴, la trajectoire familiale s'articule autour de la rupture entre la figure paternelle de Wakim — fondateur de la légende familiale — et celle de l'héritier, Farid, qui précipite la ruine de sa famille en gaspillant le patrimoine familial laborieusement construit par son père. Figure emblématique du renoncement au profit de sa communauté, résistant jusqu'au bout pendant la Grande Guerre, le père incarne les valeurs de sacrifice, d'ancrage et de résistance. La « grande maison », édifice tangible de son acharnement et de son travail, devient le symbole de son ascension sociale obstinée et laborieuse. Contrairement à ce dernier, Farid, l'héritier, dilapide l'héritage de la famille et rompt par son comportement irresponsable avec les valeurs fondatrices paternelles. La dispersion de l'héritage familial se conjugue dans le roman à la dispersion géographique des héritiers, contraints de s'exiler pour assurer leur survie. L'histoire familiale suit ainsi une courbe déclinante marquée par la ruine matérielle aussi bien que par la perte des valeurs structurantes transmises par le père.

Histoire de la grande maison met en évidence le lien étroit entre pouvoir et richesse. Le modèle seigneurial lié à cette prospérité repose sur un système clientéliste de dépendance réciproque et sur une emprise locale sur le territoire. Si Wakim a pu s'imposer comme le seigneur d'Ayn Chir grâce à sa réussite dans les affaires, nous constatons que cette position d'autorité ne résiste toutefois pas à l'appauvrissement des Nassar, notamment avec le fils, Élias. Ce déclin économique entraîne un affaiblissement parallèle de leur autorité politique et sociale, révélant ainsi la précarité intrinsèque à cette forme de pouvoir. La notabilité des Nassar cimentée par leur prospérité économique se dissout en même temps que s'effondrent les fondations économiques qui faisaient leur force.

Le Dernier Seigneur et *Histoire* opposent l'entêtement et le courage des notables, frôlant parfois l'arrogance et la témérité, à la défaillance des héritiers. La figure écrasante du seigneur tout puissant induit par sa disparition, et en l'absence d'une relève apte à reprendre le flambeau, l'évanouissement de l'empire qu'il a bâti. Isolé dans son autorité comme dans son orgueil, la figure forte du notable fait écho à la

¹² *Le dernier seigneur de Marsad*, p. 129.

¹³ *Ibid.*, p. 208.

¹⁴ Majdalani C., *Histoire de la grande maison*, Paris, Éditions du Seuil, 2005. Le titre sera désormais cité sous la forme abrégée : *Histoire*.

célèbre maxime de La Bruyère selon laquelle les grands hommes « n'ont ni aïeux ni ascendants ; ils composent seuls toute leur race¹⁵ ». Le seigneur dans le roman est le détenteur du pouvoir. La centralité de son rôle condamne par sa puissance et son hégémonie la reconduction d'un modèle devenu caduc pour les héritiers, car incapable de s'adapter aux mutations de la société. La mise en scène théâtrale de sa mort met en relief sa fierté, son dévouement sacré et sacrificiel. Cette grandeur tragique contraste avec l'utopisme ou la défaillance des héritiers inaptes à prendre la relève, marquant ainsi la fin d'un ordre et le démantèlement d'un empire à la fois symbolique et économique.

Dans *Nos si Brèves Années de gloire*¹⁶, le destin des Cassab se trouve étroitement lié aux bouleversements politiques qui précèdent la guerre civile. Ruiné à la suite de l'assassinat de son père, l'héritier, Ghaleb Cassab se lance dans l'aventure de sa vie. Avec lui, la vie, l'argent, et même les femmes, deviennent un terrain de jeu : « Je voulais devenir riche tout de suite, d'argent si possible, bien sûr, ou alors d'histoires invraisemblables et de spectacles immenses et inédits¹⁷ ». Les anciens schémas de la notabilité — régis par l'honneur, l'effort et l'ancrage — cèdent désormais la place à un imaginaire façonné par le risque, le hasard et la quête effrénée du gain. À l'enracinement tant recherché par son père, Ghaleb oppose un désir ardent d'action, de mouvement et d'aventure. C'est par l'audace et les prises de risque qu'il parvient à reconquérir ses biens, sa gloire et même son amour perdu. Avec lui, s'ouvre l'ère du jeu, du risque et de la loterie, dans une société libanaise instable marquée par la démesure et l'arbitraire des années précédant la guerre civile. La vente de la concession familiale représente en ce sens un détachement du passé et des origines : se débarrasser de ce lieu symbolique revient à se délester du poids des origines.

De tous les romans de Majdalani, *L'Empereur à Pied*¹⁸ se distingue par la chronologie la plus étendue lui permettant de traverser le plus d'époques et de générations. Cette étendue chronologique permet à l'auteur de retracer l'histoire d'une famille, les Jbeili, sur six générations — allant du début du XIX^e jusqu'à la fin du XX^e siècle — esquissant à travers cette vaste fresque familiale les grands mouvements de l'histoire libanaise. Les mutations des structures de pouvoir et les reconfigurations de l'autorité se révèlent ainsi au fil des générations, inscrivant leur histoire dans une continuité historique signifiante, tout en révélant les liens profonds entre mémoire familiale et destin collectif.

L'histoire de *L'Empereur* s'ouvre sous le signe d'une violence fondatrice : le père, Khanjar, personnage à la fois mythique et terrifiant

¹⁵ La Bruyère J., « Du mérite personnel », *Les caractères ou les mœurs de ce siècle*, Paris, Estienne Michallet, 1696, p. 39.

¹⁶ Majdalani C., *Nos si brèves années de gloire*, Paris, Éditions du Seuil, 2012. Le titre sera désormais cité sous la forme abrégée : *Nos si brèves années*.

¹⁷ *Ibid.*, p. 77.

¹⁸ Majdalani C., *L'Empereur à pied*, Paris, Éditions du Seuil, 2017. Le titre sera désormais cité sous la forme abrégée : *L'Empereur*.

impose son autorité sur le territoire par la force, en domestiquant une montagne encore sauvage. La dimension symbolique de l'anthroponymie, qui condense un imaginaire et une destinée familiale commune, reflète le climat belliqueux dans lequel les personnages évoluent : Khanjar (poignard), Seyf (épée), Harb (guerre), Ghazi (envahisseur), Fayez (vainqueur). Cette anthroponymie guerrière imprègne l'identité des héritiers forgée par le conflit et la conquête. Par ailleurs, le « Serment de l'arbre sec », précepte par lequel l'ancêtre déshérite les cadets au profit de l'aîné, cristallise la dimension maléfique du personnage et instaure la violence et la spoliation comme principes fondateurs des relations familiales. La transmission de ce pouvoir — calqué sur le fonctionnement héréditaire du zaïmat, réservé aux aînés — qui repose sur une règle arbitraire, devient dès lors le point de départ de tous les conflits familiaux à venir.

Plus tard, le déplacement géographique amorcé par Seyf — héritier légitime de Khanjar — vers la ville, reflète une évolution dans la forme de ce pouvoir jusqu'alors monticole. Les événements qui secouent la montagne libanaise imposent à leur tour cette évolution :

Mais il fait conscience des changements depuis les événements de 1859, et que le monde se transformait. Il devait avoir compris que leur épopée violente, à son père, ses frères et lui, était déjà celle d'un monde ancien, révolu, qu'ils étaient l'arrière-garde d'une époque entrée dans son crépuscule. Il laissa donc de son vivant son fils aîné, mon père, agir en fonction des changements¹⁹.

Après des débuts marqués par l'ancrage territorial, l'agriculture et l'usage de la force, nous passons avec l'héritier Harb à une nouvelle configuration du pouvoir plus adaptée aux transformations sociales et politiques. Par ailleurs, l'absence de descendance féminine chez les aînés renforce le caractère radical, rigide et patriarcal de cette lignée, profondément marquée par la coercition, les exclusions et les rapports de domination.

De l'Italie au Mexique, et loin du domaine familial, Zeid — cadet de la troisième génération — décide de bâtir son empire, prolongeant sous une nouvelle forme la violence conquérante de l'ancêtre. Cette trajectoire d'émancipation trouve un écho, quelques années plus tard, dans le parcours de Chehab — autre cadet de la lignée — qui entreprend à son tour une quête personnelle animée par un idéal de justice et des rêves de grandeur. L'engagement de ce dernier dans la révolte arabe va à l'encontre de la ligne politique pro-mandataire défendue par le père. En s'engageant auprès des troupes de Fayçal, Chehab exprime sa volonté de s'inscrire dans une histoire alternative, nourrie par le fantasme d'une épopée fondatrice et faisant écho à sa propre révolte contre l'injustice dont il se sent victime. Ses pérégrinations qui le conduiront plus tard en Iran puis en Chine répondent à une soif de conquête, à un goût affirmé pour l'aventure, ainsi qu'à un désir insatiable de reconnaissance.

¹⁹ *Ibid.*, p. 81.

La préservation du patrimoine familial reste toujours associée à un potentiel de violence inhérent à l'histoire familiale et à l'exercice du pouvoir. La mort accidentelle de Chehab, qui soulève des interrogations sur un possible fratricide, s'inscrit, une fois de plus, dans la lignée de la violence originelle de l'ancêtre. Sa rupture définitive avec Ghazi, son frère aîné, devient le symbole d'une autre forme de crise : celle du pouvoir politique confronté à la dissidence. Cette forme de contestation portée par la transgression des valeurs patriarcales résonne avec les formes d'opposition qui traversent simultanément les structures politiques du pays. Dans un contexte marqué par une grande déliquescence morale, Ghazi incarne une autre forme de violence : celle liée à l'exercice du pouvoir. Ses accointances avec des figures politiques controversées — notamment le personnage ambigu de Salim Khoury — l'inscrivent dans un climat social gangrené par la corruption.

En rupture avec le conservatisme paternel et ses « vieux principes », Ghazi cède à la spéculation incontrôlée dans le domaine de la Bourse et de la construction. Son alliance avec les partis chrétiens, qui l'oppose aux positions de son père, reflète les tensions idéologiques et politiques qui divisent les familles à la veille de la guerre civile. Les alliances traditionnelles prônées par les anciens seigneurs cèdent la place, avec Ghazi, à un isolationnisme idéologique dangereux. Par sa rupture avec les valeurs et le modèle ancestral, Ghazi incarne une nouvelle forme de pouvoir ; celle d'une époque libérée des attaches du passé. Avec lui, le pays entre dans une ère de désordre marquée par la guerre, l'anarchie et la violence. Ce basculement vers une époque dominée par la quête effrénée de l'argent signe la fin d'un cycle et l'avènement d'un autre. La dilapidation du patrimoine familial dépasse ici le simple cadre privé pour rejoindre un état de dégradation général du pays tout entier. La tentative de Ghazi d'évincer son père afin de s'emparer de sa fortune ravive la violence fondatrice de la lignée. Sa mort accidentelle, survenue alors qu'il fuyait la vengeance paternelle, clôt brutalement cette séquence marquée par l'usurpation et la corruption. Cette mort constitue un renversement symbolique majeur : pour la première fois, ce n'est plus le cadet qui succombe à la violence du pouvoir, mais l'aîné qui périt en affrontant son propre père. Ce basculement vers la violence intrafamiliale reflète, en miroir, la dégénérescence de l'État libanais miné par les tensions intracommunautaires, la militarisation, et la métamorphose des anciens chefs de clans en seigneurs de guerre. À l'image d'une société rongée par les luttes intestines, la corruption systémique et le transfert du pouvoir vers les mains des milices, le destin des Jbeili devient l'allégorie de celui de leur pays. Les trajectoires individuelles prennent ainsi une dimension symbolique, reflétant à travers leurs conflits et leurs dérives l'état d'un pays en crise, déchiré par des tensions internes et des rivalités de pouvoir.

Avec Naufal, cadet de la quatrième génération, la malédiction du Serment se poursuit. Naufal, qui réussit enfin à concilier le monde de la culture avec le goût du négoce, permet le lien entre deux mondes jusqu'alors opposés. Ce geste d'émancipation doublé d'un ancrage

territorial — une première pour un cadet — est interrompu par son exil en Grèce où il meurt tragiquement. Le père qui interprète la disparition de son fils comme une faute symbolique dont il se rend responsable, choisit de se retirer du monde des affaires pour renouer avec la terre. Ce retrait à la fois concret et métaphorique marque la fin d'un cycle de violence.

Par ailleurs, la naissance d'une fille au sein de cette lignée jusqu'alors exclusivement masculine vient à son tour consolider ce nouveau départ, en introduisant une rupture symbolique dans l'histoire du groupe. Cette naissance qui annonce une discontinuité salvatrice permet un affranchissement de l'imaginaire collectif, fondé sur la violence et marqué par les conflits fratricides et les contraintes patriarcales traditionnelles.

De surcroît, la violence atavique, longtemps inscrite dans l'héritage des Jbeili, finit par déranger. Intrinsèquement liée à leur histoire, cette violence, exprimée dans sa forme la plus extrême chez l'ancêtre, embarrasse Ghazi et son fils, qui préfèrent désormais prendre leurs distances avec la légende familiale :

C'est comme s'ils avaient tous deux souhaité garder leurs distances par rapport à la terrifiante figure de l'ancêtre, ou à leurs origines, à ce mélange de paysannerie, de branche matrilineaire ambiguë et de tendance à la violence dans les rapports dont ils avaient hérité malgré eux et qui les poussait à des actes auxquels ils ne repensaient jamais sans remords²⁰.

Dans cette perspective, la mémoire familiale revisitée permet au groupe de préserver son passé tout en écartant les éléments ambigus ou dérangeants de son histoire. Polir la mémoire des Jbeili, revient dès lors à fédérer les descendants autour d'un souvenir partagé, consenti, donc invariable. C'est donc autour du lieu — comme nous le verrons plus loin — que la mémoire collective finira par s'organiser.

À l'instar de Hareth dans *Villa*, d'Élias Khattar dans *Le Dernier Seigneur* ou encore de son propre ancêtre Chehab, Raëd inscrit sa révolte dans le prolongement des luttes qui agitent la société de son époque. Son engagement auprès de la gauche pro-palestinienne illustre les trajectoires idéalistes des cadets, qui projettent sur les combats politiques de leur temps une vision empreinte de romantisme, nourrie de références livresques et de nobles idéaux. En se jetant dans l'aventure, les cadets expriment leur désir de transformer la société, mais leur révolte est aussi un exutoire qui leur permet d'exorciser leurs frustrations et leurs sentiments d'exclusion. La révolte des cadets répond à une revendication de légitimité face à la spoliation exercée par les aînés. Ces derniers, garants de l'ordre établi, s'emploient à préserver leurs privilèges par la violence et au prix d'une corruption morale croissante.

Avec le retour de Raëd — fils cadet de la cinquième génération — au Liban, un nouveau chapitre s'ouvre. Réfractaire aux compromis dans les milieux corrompus des affaires, Raëd pose un regard lucide sur cette

²⁰ *L'Empereur*, p. 278.

société libanaise déliquescence, superficielle et vouée à sa perte. Bien qu'il s'inscrive dans la longue errance des cadets, son retour au pays natal clôt un cycle de quêtes, de gloires et d'illusions. Ancienne victime du Serment, désormais dépositaire du pouvoir, Raëd refuse paradoxalement de partager l'héritage familial. Ce refus traduit sa volonté de sauvegarder le patrimoine matériel et symbolique de la famille face à la menace de sa dissolution. Cette volonté de sauvegarde s'apparente ainsi à une forme de résistance à l'effacement.

Contrairement aux enfants de Ghazi qui, eux, perpétuent l'héritage des Jbeili porté sur la violence, la cupidité et la corruption, Raëd, cadet illégitime, devient le véritable héros de cette lignée, l'ultime veilleur d'un monde crépusculaire.

Père fondateur d'une légende, symbole d'un pouvoir usurpé et testateur d'une loi inique, l'Empereur devient le moteur de la crise dans le roman. Le Serment de l'arbre sec, ce pacte fondateur et oppressif, engendre et perpétue un cercle vicieux : celui d'un pouvoir basé sur la dépossession et la violence et qui finit par succomber aux dérives de sa propre logique. La filiation dans *l'Empereur* permet à l'auteur de raconter à travers le personnage de l'héritier légal, « l'aîné », l'histoire du pouvoir en place, tandis que le cadet incarne les formes de contestation en devenant la voix de la rupture, de la révolte et du refus de l'ordre établi. Au-delà de sa portée familiale, la violence devient une métaphore puissante d'un système politique condamné d'avance, car incapable de se renouveler autrement que par la violence ou la corruption. Plus qu'un récit de filiation, *l'Empereur* porte à travers les trajectoires individuelles des héritiers, une réflexion sur le pouvoir, ses modalités de transmission, ses logiques d'exclusion et ses limites. La figure du père devient l'allégorie d'une autorité déchue, reflet d'un monde en déclin. Les relations entre les personnages excèdent la sphère individuelle pour offrir une lecture métaphorique de la société libanaise, telle que représentée à travers le roman.

Dans l'ensemble des romans déjà cités, le destin des héritiers se forme en interaction avec les expériences historiques et sociales de leur époque — guerres, crises ou prospérité économiques, combats idéologiques en cours, etc. — inscrivant ainsi la filiation dans un cadre social et politique mouvant. Dans *Le Problème des générations*, Karl Manheim analyse l'impact des événements historiques sur les générations, les conduisant à remettre en question les cadres hérités du passé²¹. La filiation et la transmission deviennent dès lors révélatrices des tensions qui existent entre reconduction et transformation des structures familiales, et par extension des structures politiques du pays. Les anciennes formes de filiation figées, basées sur le mimétisme, sont remises en cause par les héritiers qui rejettent les lois claniques et notabilliaires associées à leur rang. Cette crise de la filiation témoigne

²¹ Voir Manheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 1990.

d'une rupture profonde née à la fois de la défaillance de la transmission et de la discontinuité générationnelle, annonçant la fin du modèle notabiliaire désormais incompatible avec les mutations de la société. Ce rejet de la tradition engendre un conflit générationnel mais aussi intergénérationnel, qui reflète, à l'échelle du roman, les fractures du corps social partagé entre plusieurs tendances idéologiques. La rupture avec le modèle patriarcal ouvre la voie à de nouvelles dynamiques mais elle provoque en même temps un conflit latent, presque fratricide, qui rejoue à plus grande échelle cette fracture familiale.

En somme, tuer le père dans *L'Empereur* ou vendre la concession dans *Nos si Brèves Années* marque un point ultime de cette rupture. Ces gestes symboliques signalent à la fois la fin d'un monde et l'émergence incertaine d'un nouveau cycle.

TERRITOIRE ET MEMOIRE DANS LE ROMAN

« Les œuvres ne sont pas nées seulement en des temps, mais aussi en des lieux²² », écrit Michel Collot. Ancré dans un territoire donné, le roman majdalanien explore les mécanismes de la mémoire collective et individuelle à travers une géographie marquée par l'Histoire. L'espace devient ainsi le support et l'acteur de cette mémoire et révèle en filigrane les modalités du pouvoir, les fractures communautaires et les enjeux liés aux reconfigurations sociales et politiques du territoire.

Dans *Le Dernier Seigneur*, le territoire devient un lieu empreint de mémoire et un champ de luttes symboliques. La guerre qui redessine les frontières communautaires inscrit simultanément dans l'espace les strates d'une mémoire collective ancrée, menacée par les migrations, l'exil et la perte. Cette instabilité du lieu, évoquée par Georges Perec, fait écho à l'expérience des personnages confrontés à un espace menacé de fragmentation et soumis aux aléas de l'Histoire.

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, nitouches et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources ; [...]. De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête²³.

Le quartier de Marsad historiquement fondé sur une présence chrétienne orthodoxe devient l'épicentre d'une mémoire communautaire en danger, théâtre d'une tension entre menace de

²² Collot M., « Tendances actuelles de la géographie littéraire », dans *Histoire de la recherche contemporaine*, t. 10, n°1, 2021 :

<<http://journals.openedition.org/hrc/5514>>, consulté le 30/3/2024.

²³ Perec G., *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, coll. « Espace Critique », 2000, p. 179.

disparition et enracinement. L'établissement, l'ancrage, et la consécration des seigneurs sont intimement liés à l'espace investi.

Dans cette même perspective, *Histoire de la grande maison* met en lumière les mutations que connaît Beyrouth à la fin du XIX^e siècle en s'attardant sur la segmentation codifiée de l'espace urbain, « reproduisant et développant ainsi les découpages confessionnels déjà inscrits, comme un gène dans la composition initiale de la ville intra-muros²⁴ ». Dans cette topographie rigide, la transgression des frontières communautaires — entre Beyrouth et le gouvernorat du Mont Liban — apparaît comme le signe d'une ouverture à l'autre, rendue possible par « l'exode initial²⁵ » de Wakim. Cette transgression incarnée par l'union interconfessionnelle de Wakim, orthodoxe, et d'une femme maronite remet en question les structures traditionnelles fondées sur l'endogamie religieuse. La femme devient alors médiatrice entre deux mondes autrefois séparés, permettant d'ouvrir une brèche dans les cloisons fermées des appartenances communautaires.

Le roman retrace également l'ancrage mémoriel à travers l'organisation communautaire du territoire autour des cultures et des savoirs agricoles, participant au cloisonnement identitaire. Le mûrier, arbre emblématique de la communauté maronite, devient le symbole d'un pouvoir et d'un territoire. Longtemps gardé comme un héritage exclusif, il reste interdit aux orthodoxes : « Comme si cet arbre [...], était resté incompréhensible à ces orthodoxes installés sur des terres maronites²⁶ ». L'agriculture devient ici un élément de différenciation communautaire où l'espace cultivé marque une fois de plus une frontière entre les communautés. De son côté, Wakim, introduit dans sa région la culture de l'orange puis celle de la clémentine, marquant ainsi l'ascension économique et la reconnaissance sociale des Nassar et par extension de leur communauté.

Dans *Le Dernier Seigneur*, le notable initie un processus de réorganisation territoriale en introduisant l'agriculture sur ses terres, amorçant ainsi le déplacement progressif des habitants de Deir Hannouche vers les terres cultivables de Kfar Issa. L'espace agricole porte ainsi la trace du passé communautaire, il est dépositaire d'une mémoire collective mettant en avant la manière dont territoire et mémoire s'articulent entre transmission, ancrage, exclusion et transformation.

Dans l'ensemble des romans déjà cités, l'auteur oppose les héritiers, les cadets, les révoltés, les aventuriers ou les figures désancrées — symboles du vagabondage et de l'errance — aux notables,

²⁴ *Histoire*, p. 54.

²⁵ « L'exode initial est étroitement liée (*sic*) à la vie publique, aux confrontations des communautés religieuses, tandis que le dernier secret est illustrée (*sic*) comme une lutte entre la branche aînée et la branche cadette de la même famille » voir Martonyi É., « Tolérance et différence dans le roman libanais de Charif Majdalani, *L'Histoire de la Grande Maison* », dans *Sens Public*, <http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=412>, consulté le 6/1/2025.

²⁶ *Histoire*, p. 37.

figures d'un ancrage fort, où la communauté devient un véritable lieu d'investissement et de projection identitaire. Étroitement liées à l'histoire des lieux, ces figures enracinées deviennent des marqueurs identitaires et jouent un rôle crucial dans la territorialisation et la structuration des espaces de vie.

L'exil des cadets dans *L'Empereur* traduit, quant à lui, une volonté de rupture avec un héritage fondé sur la violence et l'injustice. Leur désancrage spatial symbolise ainsi une rupture avec un passé chargé de violence et répond à un cycle ininterrompu d'exclusion et de dépossession. Par leur trajectoire, les cadets illustrent le lien indissociable entre mémoire et territoire : la terre des origines devient le réservoir d'une mémoire et d'un passé qu'il faut abandonner afin d'exister ailleurs.

Dans *L'Empereur*, la montagne des origines continue à alimenter l'imaginaire du groupe pendant plus d'un siècle. Cette symbolique du lieu d'origine sert à cimenter le clan en dépit du déplacement de ses membres vers la ville. Faute de rester un lieu de vie, ce lieu de mémoire hautement symbolique devient la demeure finale des protagonistes.

Pouvoir et territoire sont interdépendants dans le roman : le notable puise son autorité dans l'espace qu'il domine et toute menace sur ce territoire met en péril son propre pouvoir. La perte de l'autorité du seigneur sur Marsad induit un déplacement géographique et symbolique du centre du pouvoir. De même dans *Villa des Femmes* où la perte du contrôle du cadastre signe la fin de la domination des Hayek sur leur territoire.

Ces fresques romanesques qui caractérisent un moment critique de l'histoire du XIX^e siècle traduisent une crise du modèle patriarcal — territorial par excellence — comme le souligne Dominique Viart : « Ces grandes sagas sont liées à un moment important de mutations de la société : elles se développent lorsque les grandes familles paternalistes, issues du développement agricole et industriel du XIX^e siècle, voient d'autres structures économiques et socioculturelles menacer leur assise²⁷ ». Ainsi, ajoute-t-il, « les pères, traditionnellement chargés de transmettre valeurs et savoirs se sont vus à la fois démentis par l'Histoire et, [...] dépassés par l'accélération des mutations technologiques²⁸ ». C'est dans ces périodes de transition que les mutations s'opèrent ; ces transitions se font « non pas dans la conflagration violente des guerres et des séismes politiques mais dans l'évolution des choses, des mœurs et des coutumes, des modalités d'existence, des mutations de l'agriculture et de l'industrie²⁹ ».

Dans ce sens, l'extinction progressive d'une aristocratie terrienne — où la terre et l'agriculture occupent une place importante dans l'établissement et le renforcement du pouvoir — et le passage à une autre forme de pouvoir

²⁷ Viart D., « Fictions familiales versus récits de filiation... », *cit.*, p. 20.

²⁸ *Ibid.*, p. 31-32.

²⁹ Viart D., « Mémoire vive et commerce des hommes » dans *Siècle 21*, n°27, 2015, p. 139.

moins territorialisée, deviennent symptomatiques du déclin du modèle seigneurial traditionnel dans le roman (*Le Dernier Seigneur, Histoire et L'Empereur*). En retraçant l'évolution sociale des territoires, l'auteur tente de restaurer l'histoire des lieux, profondément marquée par la guerre, les déplacements forcés, les conflits sociaux et l'oubli.

L'artificialisation et la bétonisation des espaces participent par ailleurs à la transformation radicale des paysages. L'invasion massive de projets immobiliers menace la mémoire des lieux et contribue à l'effacement de leur histoire en traçant des « cicatrices irréparables qui défigurent jour après jour et irrémédiablement le pays³⁰ ».

Le roman majdalani devient alors un espace de reconstruction où s'élaborent les récits d'une mémoire « territorialisée » et où se rejouent les luttes pour l'identité, la reconnaissance et la survie des communautés. En investissant la topographie du pays comme un palimpseste mémoriel, Majdalani interroge la possibilité de préserver la mémoire dans un monde en mutation où les lieux deviennent les derniers dépositaires d'une histoire menacée d'effacement.

LE DEPLACEMENT ET LE HASARD DANS LE ROMAN

Et erra tant par ses jornees ainsi come aventure le menoit³¹

Le déplacement est un élément central dans le roman majdalanien. Souvent déclenché par la guerre, les conflits communautaires et familiaux, les crises économiques et politiques ou par le désir d'aventure, il devient le moteur de l'action et ouvre la voie à de nouvelles perspectives narratives, contribuant à enrichir le récit. L'errance des personnages, exilés par choix ou par nécessité, révèle une dimension existentielle et romanesque. À l'instar de Samuel Ayyad qui dans *Caravansérail* transporte à travers déserts et savanes un château arabe démonté, de nombreux personnages majdalaniens semblent porter leur vie sur leur dos, incarnant ainsi l'idée d'une quête permanente et d'un mouvement incessant.

La mémoire chez Majdalani est explorée à travers une histoire marquée par la migration et hantée par la perte : perte de la maison, du territoire ou de la gloire révolue. Confrontés à la guerre, les seigneurs — comme Chakib Khattar — opposent une résistance tragique au changement. À travers un style épique, l'auteur met en scène l'acharnement d'un homme face au cours inexorable de l'Histoire.

³⁰ *L'Empereur*, p. 386.

³¹ Auteur Anonyme, Albert Pauphilet (dir.), *Queste del saint Graal*, Paris, Champion, 2003, p. 262.

Cependant, le roman majdalanien, qui scrute les effets des mouvements migratoires sur les individus et les communautés, ne les réduit pas à leur dimension négative mais il leur reconnaît, au contraire, un potentiel de renouvellement et de transformation. Chaque départ porte ainsi en lui les germes d'un monde nouveau : « [...] Aucun effondrement ne met fin à l'Histoire, — dit Majdalani — [...] chaque époque qui s'achève porte en elle les germes de la suivante³² ». Ce mouvement de continuité qui rythme la narration est porteur de résilience et teinté de poésie.

Dans *Nos si Brèves Années*, Ghaleb Cassab, qui a réussi à restituer la gloire de sa famille, se voit condamné à un nouveau départ :

Nous continuions d'avancer. J'allais devant tandis que derrière moi s'allongeait la traîne des ourdisseuses, des décatisseuses et des machines à façon que je transportais encore par monts et par vaux avec des fragments de ma maison, bien décidé à tout rapatrier à nouveau quand le temps sera venu, à remonter l'usine, à restaurer à ses côtés, pour la deuxième fois, et mille fois s'il l'avait fallu, la demeure et les vergers, et à fonder sur tout cela, sans plus d'hésitation désormais ni d'état d'âme, mon avenir et une descendance heureuse³³.

À travers cette marche sans fin, Ghaleb, qui avance en emportant avec lui les ruines de son passé, s'obstine à sauver ce qui reste, incarnant ainsi une forme de résistance face à la destruction.

Tout dans le roman majdalanien résonne en écho au mouvement perpétuel du monde. La « migration des pollens³⁴ » — comme celle des hommes — rappelle ce mouvement incessant et porte en elle les possibilités d'échanges induites par ce mouvement. Le cercle vicieux des déracinements semble scruter les protagonistes qui, à peine établis, se voient contraints de tout recommencer : « Regardons maintenant nous aussi du côté d'où vont surgir dans vingt-quatre heures, les nouvelles terres de l'exil, regardons nous aussi du côté du pays des pharaons, des vice-rois et des khédives, du côté de l'Égypte, et songeons avec lui que là-bas tout va devoir bientôt recommencer³⁵ ». Majdalani met en scène la migration des hommes comme un processus cyclique de destruction et de reconstruction où chaque départ porte en lui la promesse d'un nouveau commencement.

Dans *L'Empereur*, la revanche sur le destin qui anime les cadets devient le moteur de leur mobilité et se transforme en moyen de contestation mais aussi de réinvention. Exclue du pouvoir par le Serment de l'arbre sec, les cadets se voient relégués à une position marginale qui nourrit chez eux une volonté farouche de revanche. Ce processus ininterrompu de déplacement fonctionne ici comme une réponse à

³² Viart D., « Mémoire vive et commerce des hommes », *cit.*, p. 134.

³³ *Nos si brèves années*, p. 188.

³⁴ *Histoire*, p. 80.

³⁵ *Ibid.*, p. 338.

l'injustice consacrée par cette loi et par le monopole du pouvoir qu'elle impose. En quête d'autres horizons, les personnages explorateurs — ces « humanistes [...] passés presque insensiblement du monde des livres au livre du monde³⁶ » comme l'exprime Normand Doiron — se lancent dans de nouvelles aventures, animés par le désir de découverte.

C'est donc à travers les ruines d'un monde perdu, que Majdalani raconte l'histoire d'un monde en ruines. À ceux qui le qualifient de « chroniqueur de décombres » l'auteur réplique : « chroniqueur des décombres, sans doute, mais moins ceux de l'empire que ceux d'une famille³⁷ ». Tandis que l'Histoire — selon Halbwachs — est conçue comme un raccourci qui « resserre et concentre en quelques moments des évolutions qui s'étendent sur des périodes entières³⁸ », le roman majdalani cherche, lui, à « traiter ce temps plus long, plus lent mais plein d'imprévus et de bizarreries qui est celui de la routine multiple, variée et complexe de la vie³⁹ ». L'auteur vise ainsi à accompagner, dans la durée, les phénomènes de transition qui traversent le monde. Dans cette perspective, l'œuvre de Majdalani s'inscrit dans une réflexion sur le temps et ses répercussions sur les sociétés, comme l'affirme l'auteur lui-même : « Tous mes livres parlent du temps, de l'histoire, des transformations qui aboutissent à l'effondrement des sociétés, à des basculements d'une époque dans une autre⁴⁰ ».

Dans *Dernière oasis*⁴¹, l'auteur souligne le rôle du hasard dans la marche erratique de l'Histoire : « [...] L'idée des mouvements de fond qui fonderaient l'Histoire et la rendraient compréhensible et donc prévisible m'a toujours un peu agacé, parce qu'elle ne prend pas en considération le facteur humain et encore moins le plus grand vecteur de l'Histoire à mon avis, à savoir le hasard, l'imprévu⁴² ». Les civilisations, ajoute-t-il, « se fatiguent, après leur printemps et leur été, leur hiver s'installe, puis vient le printemps, apporté par de nouveaux peuples et de nouvelles civilisations, et ainsi de suite, sans fin⁴³ ».

Dans *L'Empereur* et dans *Des Vies Possibles*⁴⁴, l'auteur convoque la théorie de la *translatio imperi*, une étrange construction qui veut que

³⁶Doiron N., « L'être et l'espace », *Dix-septième siècle*, n° 252, vol. 3, 2011, p. 489-500, <<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2011-3-page-489.htm>>, consulté le 16/3/2024.

³⁷Viart D., « Mémoire vive et commerce des hommes », *cit.*, p. 134.

³⁸Halbwachs M., *La mémoire collective* [en ligne], Paris, PUF, 1950, p. 66 <https://classiques.uqam.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.html>, consulté le 10/4/2024.

³⁹*Ibid.*, p. 136.

⁴⁰Zalzal Z., entretien avec Charif Majdalani, « Charif Majdalani : Tous mes livres parlent des transformations qui aboutissent à l'effondrement des sociétés », dans *L'Orient le jour*, 27 octobre 2021,

<<https://www.lorientlejour.com/article/1279504/charif-majdalani>>, consulté le 10/1/2024.

⁴¹Majdalani C., *Dernière oasis*, Arles, Actes Sud, 2021.

⁴²*Ibid.*, p. 49.

⁴³*Ibid.*

⁴⁴Majdalani C., *Des vies possibles*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

les empires se soient toujours déplacés d'est en ouest [...]»⁴⁵ et que la Contre-Réforme va détourner [...] interprétant ce mouvement comme un passage inéluctable, et conforme à la volonté de la Providence [...]»⁴⁶. Cette lecture téléologique est réfutée par la voix d'Arbensis, personnage à travers lequel l'auteur défend une vision différente, livrée aux caprices du hasard, ainsi qu'à « une avancée tâtonnante et imprévisible de l'Histoire⁴⁷ ».

« Les guerres et les déplacements de populations, la refonte entière de la géographie et de l'histoire de la région⁴⁸ », structurent et déstructurent le roman majdalani :

Majdalani montre [...] que l'Histoire change la géographie [...] — écrit Viart — il est à cet égard, plus proche de Julien Gracq qui reprend à propos de la ville de Nantes, l'idée baudelairienne que 'la forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel'⁴⁹.

Les arrivées et les départs changent le visage des villes et des quartiers, façonnent les trajectoires individuelles et collectives. Le jeu des possibles qu'explore l'auteur permet d'illustrer le caractère aléatoire du hasard : « Seuls le hasard et la marche erratique des choses président au devenir du monde⁵⁰ », écrit l'auteur, qui ajoute : « l'histoire humaine autant que nos vies ne seraient que l'addition de contingences et de hasards⁵¹ ».

En somme, l'histoire chez Majdalani est « pleine d'exils, de guerres, de bruits et de fureur⁵² ». Les migrations, les déplacements, et les voyages, qui traversent son œuvre, sont indissociables d'une réflexion sur la mémoire et le temps. Tout commence par un exil, « un exil [parfois] minuscule dans l'espace⁵³ », mais qui signe souvent la fin d'une étape et annonce le début d'une autre. La destruction et la perte semblent inhérentes à toute existence ; les « si brèves années de gloire⁵⁴ » sont rattrapées par le cycle fatal de l'Histoire. Pour répondre à cette fatalité, les protagonistes, confrontés à la disparition des lieux et des repères, portent leurs gloires et leurs déboires sur leur dos et partent à la recherche d'autres « vies possibles⁵⁵ ».

Au fil des générations, le roman majdalani retrace l'histoire du Liban à travers ses dirigeants, ses puissants, ses bannis, ses révoltés, ses

⁴⁵ L'empereur, p. 288.

⁴⁶ *Des vies possibles*, p. 61.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 104.

⁴⁸ *Nos si brèves années*, p. 15.

⁴⁹ Viart D., « Mémoire vive et commerce des hommes », *cit.*, p. 139. En référence au poème de Charles Baudelaire « Le cygne » : « Le vieux Paris n'est plus, (La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel) », tiré de son recueil *Les fleurs du mal*.

⁵⁰ *Des vies possibles*, p. 158.

⁵¹ *Ibid.*, p. 136.

⁵² *Histoire*, p. 65.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ En référence au titre du roman de Charif Majdalani : *Nos si brèves années de gloire*.

⁵⁵ En référence au titre du roman de Charif Majdalani : *Des vies possibles*.

guerres intestines, sa corruption, mais aussi ses légendes et ses mythes. Le regard critique de l'auteur semble avoir intégré la perte comme un élément inhérent à l'existence des choses. Les flux et les reflux de populations, les départs et les arrivées, les constructions et les destructions, les gains et les pertes, obéissent à un cycle récurrent et fatidique régi par le hasard et « la marche erratique » de l'Histoire.

ROMAN ET HISTOIRE: ENTRE REALITE ET FICTION

Sous la plume de Majdalani, l'Histoire devient une substance vivante, modelée au gré de l'imagination pour enrichir et nourrir ses romans. Par un subtil jeu de transposition, Majdalani s'approprie le temps et les lieux pour les réinscrire dans un imaginaire romanesque libéré des contraintes du réel comme le souligne Dominique Viart : « Changer le nom de Mazraa en Marsad, ce n'est pas seulement s'affranchir des exigences de la factualité et du mimétisme, c'est s'approprier un lieu : le livrer à la double dynamique du texte et de l'imaginaire⁵⁶ ». Ce geste d'appropriation où se mêlent mémoire et fiction confère aux lieux une densité symbolique : le quartier, la montagne, la villa, la grande maison, racontent l'histoire d'une famille qui condense souvent en elle la mémoire de toute une communauté.

Dans *Histoire de la grande maison*, la maison familiale est un lieu habité, chargé de mémoire, soumis aux soubresauts de l'Histoire. La maison est vivante, traversée par les petites histoires qui relaient la grande Histoire : de la Nahda à la chute de l'Empire ottoman jusqu'à la naissance du Grand Liban, la maison témoigne de la mémoire fragile d'une famille et d'une communauté, prises dans le tumulte de l'Histoire. Majdalani revendique la dimension historique de ses romans :

Je suis un des rares à raconter [...] [la] chute de l'Empire ottoman vu depuis ses provinces, et ce faisant, à conter des faits peu connus liés aux derniers moments de l'ottomanité, comme la déportation des familles arabes en Anatolie durant l'hiver de 1916, ou à tenter une explication pas complètement absurde concernant l'attitude ambivalente de Jamal Pacha durant la Grande Guerre et son comportement envers les francophiles libanais⁵⁷.

Par les territoires qu'il traverse, Samuel Ayyad dans *Caravansérail*⁵⁸ permet, à son tour, une relecture de l'Histoire à la croisée du XIX^e et du XX^e siècle. Ses pérégrinations qui l'amèneront au Soudan, en Arabie, en Syrie et au Caire, composent une fresque historique qui articule différentes périodes de l'histoire de la région allant de la Nahda, à la Grande Guerre, jusqu'à la révolte arabe.

⁵⁶ Viart D., « *Mémoire vive et commerce des hommes* », p. 140.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁸ Majdalani C., *Caravansérail*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.

Dans *Dernière Oasis*, l'Irak devient le symbole de l'effondrement des civilisations, « la métaphore des effets de l'entropie, des désastres environnementaux, politiques et sociaux provoqués par la mauvaise gouvernance, la violence et l'irresponsabilité des hommes, ou simplement par l'irréversible devenir du monde⁵⁹ ». L'infortune qui se terre au cœur même de la gloire frappe ici ce pays mythique soumis au temps cyclique et à la tyrannie du destin et dont aucune force « n'aurait jamais pu faire renaître ne serait-ce que l'ombre de son paradis biblique⁶⁰ ». Le lieu, chargé de mémoire, perd sa fonction utopique pour incarner la lente désintégration d'un monde en déclin.

Dans *L'Empereur*, ce sont les cadets en quête de gloire et d'aventures qui entraînent le lecteur en Italie, en Iran, au Mexique, au Kazakhstan, en Chine, en Yougoslavie, jusqu'en Grèce. L'histoire du Liban façonne les destins individuels et les trajectoires des générations dont les vies s'inscrivent dans la trame historique de leur époque. De la première moitié du XIX^e siècle, jusqu'aux années quatre-vingt-dix, l'auteur retrace l'histoire de cette lignée qui s'ouvre sur les hauteurs agrestes domptées par Khanjar jusqu'à la lente délocalisation du pouvoir vers la ville, annonçant un modèle de domination plus moderne. L'histoire de *L'Empereur* raconte, à travers celle de ses descendants, différents épisodes de l'histoire libanaise. De la naissance du Grand Liban à la guerre civile jusqu'au Liban de l'après-guerre, les trajectoires individuelles ne prennent leur pleine signification que lorsqu'elles se jouent sur la grande scène de l'Histoire.

Cette traversée des lieux et des époques ne relève pas d'un simple décor mais d'une véritable quête de sens. Majdalani propose une archéologie de la mémoire, où le roman permet d'en rassembler les bribes comme le souligne Simonetta Valenti : « Le besoin de se tourner vers ce qui a été répond à une exigence de la mémoire, dictée par le désir de recomposer les tesselles d'une mosaïque souvent difficile à assembler, pour comprendre certains phénomènes passés, ainsi que leurs causes⁶¹ ». L'Histoire devient ainsi cette matière fragmentée, à recomposer, permettant de reconfigurer une histoire collective et de mener une réflexion sur le monde. Elle irrigue les trajectoires des personnages tout en se laissant réécrire par eux. Le roman devient un lieu de médiation où les destinées humaines se confondent avec les soubresauts de l'Histoire, révélant dans leur enchevêtrement la fragilité des dynasties et des empires, le temps des transitions, mais aussi la puissance du récit comme lieu de résistance et de transmission.

⁵⁹ Zalzal Z., « Charif Majdalani : Tous mes livres... », *cit.*, note 25.

⁶⁰ *Dernière oasis*, p. 268.

⁶¹ Rey Mimosa-Ruiz B. (dir.), *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Toulouse, Presses universitaires de l'ICT, 2022, p. 84.

CONCLUSION

Il voyait ce qui avait disparu mais dont il rêvait absurdement le retour, sans se rendre compte que rien ne serait plus jamais comme avant⁶²

« L'écriture de la mémoire a [...] une double visée – écrit Christine Di Benedetto – , celle d'une essence à comprendre ainsi que celle d'une identité à construire⁶³ ». Dans ses romans, Majdalani défend une littérature capable de défaire les mythes pour restituer le Liban à lui-même, « à travers une version plus réelle, plus vraie de l'Histoire⁶⁴ ». Dominique Viart évoque une « éthique de la restitution⁶⁵ » : « [Le] geste de restitution se tourne [...] vers les générations présentes pour destiner cette restitution à ceux dont ce n'est pas, dont ce n'est plus, l'Histoire⁶⁶ ». Le roman majdalani se pose ainsi comme un levier dans le développement d'une mémoire libérée de la prégnance d'un mythe « auquel on ne peut plus croire aujourd'hui⁶⁷ », dit Majdalani. En redonnant à l'Histoire sa densité, sa complexité, sa vérité, en l'inscrivant dans le temps long des mutations, Majdalani contribue à la réécriture de l'histoire du Liban. Les histoires intimes franchissent les limites du cadre familial pour s'inscrire dans un cadre historique plus large : « Dans sa reconstruction temporelle et dans l'intégration des nouveaux repères sociohistoriques et politiques, la mémoire familiale sort des murs de la famille non seulement en ce qui concerne son contenu, mais aussi son récit⁶⁸ ».

Par le biais de la fiction, l'auteur interroge des figures récurrentes – celle du père, de l'héritier, du proscrit, du voyageur, de l'exilé – et nous invite à repenser leur place dans la société. Jusqu'à quel point ces figures incarnent-elles d'autres alternatives, d'autres voies possibles ? En quoi la filiation fait-elle écho aux crises sociales et politiques ? Dans quelle mesure la décadence, l'anarchie et le chaos, sont-ils le fruit des

⁶² *Nos si brèves années*, p. 278.

⁶³ Di Benedetto C., « Roman historique et Histoire dans le roman », *Cahiers de Narratologie*, n° 15, 2008. <<http://journals.openedition.org/narratologie/767>>, consulté le 2/3/2024.

⁶⁴ Majdalani C., « Le dernier seigneur de Marsad », entretien sur la chaîne Youtube de la librairie Mollat, <<https://www.youtube.com/watch?v=MqxdjlsCQLo>>, consulté le 8/2/2024.

⁶⁵ En référence à l'article de Viart, D. « Le récit de filiation : 'Éthique de la restitution' contre 'devoir de mémoire' » dans *Configurations littéraires* (XVIII^e-XX^e siècles), *Héritage, filiation, transmission Configurations littéraires*, Christian Chelebourg, David Martens et Myriam Watthee-Delmotte (dir.), Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 199-212, <<https://books.openedition.org/pucl/4197?lang=fr>>, consulté le 4/4/2024.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Voir entretien avec Charif Majdalani, *cit.*, note 27.

⁶⁸ Vatz Laaroussi M., « Les usages sociaux et politiques de la mémoire familiale : de la réparation de soi à la réparation des chaos de l'histoire », dans Gagnon E. et Lemieux D. (dir.), *Enfances Familles Générations. La mémoire familiale. Les histoires de famille et les généalogies au XXI^e siècle*, n°7, 2007, <<http://journals.openedition.org/efg/7728>>, consulté le 25/3/2024.

injustices et des violences perpétrées par les aînés, le fruit défendu de l'Arbre sec? *L'Empereur* se lit ainsi comme un bréviaire de l'histoire libanaise où l'exil et la révolte naissent des violences et des injustices, et où l'avidité corrompt les figures du pouvoir.

Majdalani cherche à déconstruire les héritages et les identités figées à travers ses chroniques familiales où la filiation devient un prisme pour comprendre les impasses d'un système et les transformations sociales qui en découlent.

Sous la plume de l'auteur, l'Orient revêt des atours empruntés à l'Occident. Les décors et les références composent un heureux métissage caractéristique de l'écriture majdalanienne. À la manière d'un peintre, l'auteur esquisse de vastes tableaux panoramiques du Liban : de ses notables, ses intellectuels, ses milices, etc. De l'Empire ottoman à la création du Grand Liban, du mandat français à l'indépendance et jusqu'à la guerre civile, l'auteur arpente les multiples territoires de la mémoire nationale.

« Rien n'est réel sauf le hasard⁶⁹ », écrivait Paul Auster. Majdalani, lui, en fait une force souveraine, indifférente, parfois cruelle. Le hasard, chez lui, résonne comme le vide, comme l'indifférence du monde face aux exils, aux pertes et aux destructions. Symbole du cycle répétitif de l'Histoire, le personnage majdalanien, soumis aux aléas du destin, se montre toujours prêt à transporter sa vie ailleurs. On démonte sa maison ou son usine pour reconstruire ailleurs à partir des ruines, des vestiges, des fragments d'un palais, etc. Le récit est tissé à partir de fragments rapatriés de l'Histoire.

Animé par la possibilité d'un renouveau, le roman majdalanien est marqué par une conscience aiguë de la perte, tout en restant habité par le désir obstiné de recommencement. Ainsi, à travers les déboires de ses personnages et les vestiges de ses demeures, Majdalani redonne au Liban la mémoire vivante d'un pays en perpétuelle recomposition. Le personnage majdalanien continue de bâtir « sans état d'âme » en accueillant les pertes sans illusion, les acceptant malgré l'arbitraire du sort, pour recommencer à zéro lorsqu'il est permis de recommencer, car « [...] ne mélangeons pas tout, parce qu'il y a des choses qui se répètent et d'autres qui n'existent qu'une fois et d'autres encore qui n'ont été que d'étranges mirages⁷⁰ ».

MAYSSAM YAGHI EL ZEIN
(Université Bordeaux Montaigne)

⁶⁹ Auster P., *Trilogie New-Yorkaise, Cité de verre*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 1994, p. 7.

⁷⁰ *Nos si brèves années*, p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

Auster P., *Trilogie New-Yorkaise, cité de verre*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 1994.

Collot M., « Tendances actuelles de la géographie littéraire », dans *Histoire de la recherche contemporaine*, t. X, n°1, 2021, <<http://journals.openedition.org/hrc/5514>>, consulté le 30/3/2024.

Di Benedetto C., « Roman historique et Histoire dans le roman », dans *Cahiers de Narratologie*, n°15, 2008 : <<https://doi.org/10.4000/narratologie.767>>, consulté le 2/3/2024.

Doiron N., « L'être et l'espace », dans *Dix-septième siècle*, n° 252, 2011, p. 489-500, <<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2011-3-page-489.htm>>, consulté le 16/3/2024.

Halbwachs M., *La mémoire collective*, [en ligne] Paris, PUF, 1950, p. 66, <https://classiques.uqam.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.html>, consulté le 10/4/2024.

—, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, [en ligne], Paris, Félix Alcan, 1925, p. 6, 197, 198, <https://classiques.uqam.ca/classiques/Halbwachs_maurice/cadres_soc_memoire/cadres_sociaux_memoire.pdf>, consulté le 8/4/2024.

La Bruyère J., *Les caractères ou les mœurs de ce siècle*, « Du mérite personnel », Paris, Estienne Michallet, 1696, p. 39.

Lukajić R. « Féminité, demeure : le symbolisme de la maison et de la femme dans *Villa des femmes* de Charif Majdalani », <<https://www.researchgate.net/publication/314294403>>, consulté le 20/1/2024.

Majdalani C., *Caravansérail*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.

—, *Des vies possibles*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

—, *Dernière oasis*, Arles, Actes Sud, 2021.

—, *Histoire de la grande maison*, Paris, Éditions du Seuil, 2005.

—, *Le Dernier Seigneur de Marsad*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

—, *L'Empereur à pied*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.

—, *Nos si brèves années de gloire*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

—, *Villa des femmes*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

—, « Le dernier seigneur de Marsad », entretien sur la chaîne Youtube de la librairie Mollat, <<https://www.youtube.com/watch?v=MqxdjlsCQLo>>, consulté le 8/2/2024.

Manheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 1990.

Martonyi É., « Tolérance et différence dans le roman libanais de Charif Majdalani, *L'Histoire de la Grande Maison* », dans *Sens Public*, <http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=412>, consulté le 6/1/2025.

Nora P., « Entre mémoire et histoire », dans Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, t. I, La République, Paris, Gallimard, 1984, p. XVII.

Perec G., *Espèces d'Espaces*, Paris, Éditions Galilée, coll. « Espace Critique », 2000, p. 179.

Valenti S., « Histoire et mémoire dans *Villa des femmes* de Charif Majdalani » dans *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Rey Mimosa-Ruiz Bernadette (dir.), Toulouse, Presses universitaires de l'ICT, 2022, p. 84.

Vatz Laaroussi M., « Les usages sociaux et politiques de la mémoire familiale : de la réparation de soi à la réparation des chaos de l'histoire », dans *Enfances Familles Générations*, n°7, « La mémoire familiale. Les histoires de famille et les généalogies au XXI^e siècle », Gagnon E. et Lemieux D. (dir.), automne 2007, <<http://journals.openedition.org/efg/7728>>, consulté le 25/3/2024.

Viart D., « Mémoire vive et commerce des hommes » dans *Siècle 21*, « Prosateurs Polonais Contemporains », n°27, Paris, La Fosse Aux Ours, 2015, p. 134, 136, 137, 139, 140.

—, « Le récit de filiation : 'Éthique de la restitution' contre 'devoir de mémoire' » dans *Configurations littéraire* (XVIII^e-XX^e siècles), *Héritage, filiation, transmission*, Christian Chelebourg, David Martens et Myriam Watthee-Delmotte (dir.), Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 199-212, <<http://books.openedition.org/pucl/4197>>, consulté le 4/4/2024.

—, « Fictions familiales *versus* récits de filiation. Pour une topographie de la famille en littérature », dans *La revue des lettres modernes*, « *Le roman contemporain de la famille* », n°12, 2016, p. 22, 31, 32.

Zalzal Z., entretien avec Charif Majdalani, « Charif Majdalani : Tous mes livres parlent de transformations qui aboutissent à l'effondrement des sociétés... » dans *L'Orient le jour*, 27 octobre 2021. <<https://www.lorientlejour.com/article/1279504/charif-majdalani>>, consulté le 10/1/2024.